

Une facétie



Collage : Thibaud Croisy à partir d'une photo de Jacques Morell (Getty / Sygma)

Ces dernières années, j'ai réalisé plusieurs gestes que je considère comme des facéties.

Peuvent être classés dans cette catégorie : *4 rêves non-censurés en présence de Fleur Pellerin* (2015) ; *Pierre Bellemare, une histoire extraordinaire* (2016) ; *Post-Alcool*, une revue à numéro unique concoctée avec Nicole Genovese et vendue pour la modique somme de 1 centime (2015) ; *Du moment qu'on se fait pas buter par des djihadistes* (2017), projet inachevé qui, pour le coup, devait être une immense facétie ; des collages que j'ai faits pour accompagner mes pièces ; des publications disséminées sur les réseaux sociaux ; des opérations aussi inutiles que le Festival d'Automne à Croisy – manifestation virtuelle, imaginaire, dont le seul signe tangible aura été une série de pin's édités avec la complicité d'Isabelle Giovacchini.

Mais au juste, qu'est-ce qu'une facétie ? Une simple plaisanterie, comme les dictionnaires voudraient nous en convaincre ? Pour ma part, je dirais plutôt qu'il s'agit d'un tour, un pied de nez, une grimace, un geste furtif capable de ruiner l'ordre du monde. Dans *L'Ignorant et le fou* de Thomas Bernhard, c'est le figurant qui tire la langue au public d'opéra, pile au moment où la

cantatrice chante l'aria de la Reine de la nuit. Dans un car, c'est un cul collé contre la vitre du fond, pour le simple plaisir d'infliger aux automobilistes un spectacle qu'ils ne veulent pas voir, leur faire perdre le contrôle de leur véhicule et, si possible, provoquer un grand carambolage. Dans un monde étouffant, insupportable, odieux, c'est une porte qu'on ouvre pour créer un gigantesque appel d'air, même si on sait qu'un agent de sécurité ne manquera pas de se lever de sa chaise pour la refermer aussitôt.

En somme, une facétie est du côté du mouvement, de la spontanéité, de la danse minimale, inconsciente, irréfléchie. C'est ce sublime je-ne-sais-quoi que le magicien fait avec ses mains. C'est cette mimique de l'acteur, impossible à décrire. C'est le maquillage du clown qui tire partie de la difformité de son crâne. Autant de secrets qui n'appartiennent qu'à eux et qu'aucun cours, aucun stage, nul workshop ne pourront divulguer.

Bien souvent, une facétie part d'une suffocation. Elle cherche de l'air et comme elle ne trouve rien d'autre que celui du temps, elle l'utilise, le contrefait, s'en moque et disparaît avec lui. Au théâtre, c'est une pièce éphémère qui ne connaît pas de tournée, ne se vend presque pas, va à l'encontre des principes du marché : diffusion, rayonnement, rentabilité. Bien sûr, l'institution peut aimer les facéties, les applaudir des deux mains, mais elle éprouve quelque difficulté à les traiter, les inclure, les apprivoiser. Cette forme n'est pas jugée assez sérieuse pour être achetée ou, au contraire, pas assez docile pour être montrée sans risques. Aussi finit-elle sa course dans les interstices, les plis, les entre-deux, les marges – espaces qui se réduisent aujourd'hui à des peaux de chagrin.

Ma première facétie : *4 rêves non-censurés en présence de Fleur Pellerin*. Quatre fragments, intermèdes, numéros, éparpillés au cours d'une unique soirée, au Théâtre de Gennevilliers. Quatre fantaisies que j'ai ensuite rassemblées pour former une petite pièce d'une trentaine de minutes. Je ne l'aurais promené que dans trois lieux : au Festival Trente Trente (à Bordeaux), au Théâtre Paris-Villette et à l'Hôtel de Ville de Vanves. C'est là, au milieu des ors de la République, des velours et des peintures, que son aspect surréaliste éclatait au grand jour.

Fragile, précaire, en sursis, une facétie n'en est pas moins désinvolte. Sa disparition ne l'affecte pas. Car elle sait que le caractère unique de son occurrence peut lui conférer une beauté toute particulière et la faire accéder au rang très convoité de *coup d'éclat*. Ainsi de l'histoire que j'avais écrite pour Pierre Bellemare, qu'il avait racontée le 4 juin 2016 au Théâtre de Gennevilliers, et qui, parce qu'elle n'eut lieu qu'une fois, avait l'apparence d'un rêve éveillé, littéralement *extraordinaire*.

En pratique, une facétie se fait vite, avec quelques centaines d'euros, consciente que le théâtre subventionné ne lui accordera pas plus d'argent. Elle n'a pas le temps de négocier, ni de chercher une quinzaine de coproducteurs qui ne lui jetteront que des miettes de pain. L'oxygène n'attend

pas. Alors elle s'accommode de la précarité, je dirais même qu'elle l'embrasse pour mieux s'en débarrasser – comme si, pour une fois, l'argent n'avait aucune valeur.

Si une facétie est un rêve, à l'instar de ceux que j'ai faits avec Fleur Pellerin, c'est parce qu'elle ne cherche pas à dénoncer, démontrer, célébrer ou bénir. Elle compose simplement avec ce que le réel a posé en travers de son chemin et elle le réoriente légèrement pour, tout d'un coup, rouvrir l'horizon. Au fond, une facétie n'est pas bête. Elle sait que la modification du cours des choses tient moins à un grand chambardement qu'à un infime changement de degré.

Pour ceux qui ne l'auraient pas compris, disons-le plus clairement. Dans un monde où chacun tente de rester en scène le plus longtemps possible, je n'aurais rien trouvé de mieux qu'être un homme du passage. Dans un monde où la plupart des gens s'ingénient à *poser des actes*, aussi lourds que des valises de plomb, je n'aurais pas jugé inutile d'endosser le rôle d'amuseur public. Par amour du non-sens, de l'absurde, ou pour le charme inexplicable d'une chaussure de Jacqueline Maillan, utilisée en guise de téléphone. C'est cette absence de prétention, cette gratuité joyeuse, qui, paradoxalement, renferme un goût d'inédit, une originalité, une petite différence.

Pour terminer, je dirais qu'une facétie offre une lueur d'espoir, les soirs où nous n'en avons plus du tout. Elle est ce génie malicieux et souriant qui nous rappelle qu'ici bas, il existe encore quelques êtres qui n'ont strictement *rien à dire*.

Thibaud Croisy

Paru le 30 mai 2019 sur www.thibaud-croisy.com